

*Le Petit-Fils d'Hercule*¹



Prenez un stylo et une feuille et copiez-moi cent fois cette phrase : « *Je ne dis pas que la jouissance doit être sans préliminaires, à l'amour ne plaise, je proscris seulement les mauvaises difficultés dont se pare la pudeur expirante, et ces prétendus remords qui sont des élans d'amour-propre, ridicules.* » Venu de l'autre côté des XIX^e et XX^e siècles, voici un message urgent, transcrit sous la forme d'un roman libertin avec texte explicite, et écrit d'une plume rapide, joyeuse et précise.

Que nous démontre ce petit livre² ? Que ce sont les femmes qui commandent, elles qui décident tout, elles qui appellent les hommes pour exiger leurs services. Le narrateur se présente comme Hercule et dédie son roman « *aux femmes plus aimables que sensibles* ». Il y raconte son métier d'objet sexuel (dans la langue de l'époque : *fouteur*) et son ascension sociale jusqu'aux confins de l'Europe grâce aux plaisirs qu'il fournit à ces femmes visitées sur invitation.

¹ *Le Petit-Fils d'Hercule*, [Anonyme]. 2010, Gallimard, Folio, 124 p., 2 €.

² Roman extrait du volume II des *Romanciers libertins du XVIII^e siècle, II*. 2005, Gallimard, Pléiade, 1663 p., 65 €.

En préambule du livre, il prévient qu'il veut composer là une encyclopédie du plaisir dont il décrit les actions comme évidentes et naturelles : « *il est facile de s'apercevoir que les engins féminins et masculins se prêtent mutuellement des secours, et qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit* ». Plus directement, la seule vraie vie c'est le plaisir sexuel, une comtesse visitée le lui dit très bien un jour : « *Je n'ai trouvé de réel dans ce monde que l'usage modéré, mais souvent répété du plaisir.* » L'usage modéré, mais souvent répété.

Entre autres visites, le narrateur est envoyé par son entremetteuse, Madame Darmand, chez une vieille abbesse qui pendant l'action fait se tenir à sa droite et à sa gauche deux jeunes religieuses de grande beauté pour attiser les feux de son serviteur. En repartant, ce dernier veut partager avec les deux religieuses l'argent que lui a remis l'abbesse : elles refusent en disant que cela leur est interdit car elles ont fait vœux de pauvreté ; surprenant catholicisme !

Le monde qui est ici décrit n'est pas celui de la débauche, ni celui de l'amour galant, il est celui du plaisir comme art de vivre. Le roman libertin, au-delà des scènes sexuelles, c'est d'abord la défense d'une philosophie, celle de vivre en bonne intelligence avec son corps.

Parmi cent remarques fort subtiles, on relèvera encore cette phrase, peut-être à destination des romanciers du XXI^e siècle qui voudraient ne pas oublier tel ou tel visage de femme dont ils n'ont pu percer à jour tous les secrets : « *J'emporte vos physionomies, et le temps qui à la fin rend tout ce qu'on lui confie, m'apprendra peut-être ce que vous croyez devoir voiler.* » Une autre fois, lors de préliminaires où les mauvais caractères des deux partenaires s'accrochent, il explique, dans une magnifique prose classique : « *Enfin la colère, dernière et impuissante ressource de ceux qui ont tort, s'allume ; les menaces s'en mêlent ; le temple de l'Amour devient l'ancre des Furies* » et tout est dit.

Le héros sillonne la France, puis l'Europe, précédé par des lettres de recommandations auprès de femmes qui sont impatientes de le rencontrer, ce qui donne ce proverbe lapidaire : « *Quand on fout, on est attendu partout.* » À Hannovre il obtient un grand succès en organisant un "colin-maillard turc", jeu dans lequel les couples se bandent les yeux, se déshabillent, puis se mélangent.

Quand il arrive en Russie, Catherine II lui accorde une audience particulière (mais apparemment chaste) et lui propose de devenir vice-roi d'Orel, avec pour mission de créer une Académie du plaisir et repeupler cette province. Il accepte, joignant l'utile à l'agréable : « *Multiplions cette espèce qui fait tant d'honneur à la nature. Qui sait ! dans la quantité d'êtres à qui nous donnerons la vie, peut-être seront un Buffon, un Euler, un Voltaire, un Diderot.* »

Le Petit-Fils d'Hercule est un livre qui se lit en deux heures mais se médite longuement, c'est une sorte d'évangile, un bréviaire et une épopée, une porte entrebâillée sur ce que la vie devrait être toujours, ce qu'elle devient parfois, l'espace de quelques heures, quelques semaines traversées si intensément qu'elles sont aussitôt oubliées et exigent par conséquent d'être à nouveau vécues. « *Le plaisir, le plaisir par-dessus tout* », c'est la phrase finale du livre : par-dessus tout.

Février 2010
Marc Pautrel